



les brigades de Serowe (Botswana)

Patrick Van Rensburg est l'auteur d'un livre intitulé : « Report from Swaneng Hill, education and employment in an african country », publié par la fondation Dag Hammarskjöld.

Ce livre décrit un essai pour lancer au Botswana un programme d'enseignement secondaire adapté à un pays africain très pauvre et aux facilités éducatives réduites. Même après la création de Swaneng Hill School, l'auteur devait en écarter des enfants chaque année à cause du manque de place. Il en est venu à penser que ceux qui avaient la chance de recevoir une éducation devraient contribuer au processus de développement pour les autres, que l'éducation secondaire devrait

être moins coûteuse et beaucoup moins exclusive, et que l'école devrait être un point central du développement non seulement par l'éducation des enfants, mais aussi en payant son propre tribut à la communauté. Ces buts ont rencontré quelques succès, mais chaque « solution » ouvrait de nouveaux aperçus plongeant profondément dans des implications de problèmes politiques, sociaux et économiques qui avaient tout d'abord semblés purement pédagogiques. Le besoin d'apporter quelques espoirs en matière d'enseignement – plus vitalement encore en matière d'emploi – aux enfants exclus par manque de ressources de l'éducation traditionnelle, a conduit à la fondation des Brigades du

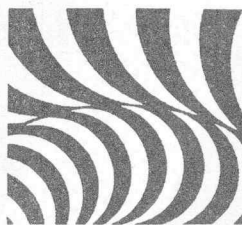
Botswana dans lesquelles la formation aux techniques est acquise sur le tas et non seulement dans la classe. Une extension logique de cette idée fut la création d'une coopérative de travail à participation volontaire pour les adultes en chômage : le Boiteko.

Croyant dans le rôle décisif des Brigades et des Boiteko pour résoudre des problèmes sociaux de plus vaste ampleur, Patrick Van Rensburg décida de leur accorder son entière attention. « Poursuivre des « solutions alternatives » en éducation peut sembler plus difficile que de travailler dans le système... mais (dit-il) j'estime que les « solutions alternatives » donneront de meilleurs résultats... pour

un jeune pays en voie de développement, que de « rafistoler » un enseignement traditionnel ». Cet article présente certains points essentiels de la réflexion de Patrick Van Rensburgh.

Il faut être bien conscients en maniant le concept de développement rural d'un danger de dualisme, celui d'avoir croissance d'un côté et développement rural de l'autre, chacun d'entre eux étant gouverné par différents ensembles de considérations selon les intérêts de divers groupes à l'intérieur de la nation. De mon point de vue, et d'après mon expérience, les pays qui ont lourdement investi dans le secteur « croissance » ont ainsi empiré les conditions de pauvreté et de sous-développement rural. Le développement rural est en réalité le nom donné à toutes les différentes stratégies rêvées pour mettre de l'ordre dans le gâchis sans abandonner en aucune façon des engagements pris par ailleurs.

Il y a 14 ans, je partageais l'idée commune selon laquelle un facteur nommé éducation était l'outil nécessaire du développement. Tout ce que ce facteur réclamait était des réformes et une extension la plus rapide possible. Les objectifs de la réforme devaient être d'engager des étudiants au service des pauvres régions rurales et de leur fournir les connaissances et les savoir-faire avec lesquels ils pourraient accomplir ces services. On étendrait plus rapidement les écoles en utilisant mieux les ressources disponibles et en mêlant les étudiants à la construction des bâtiments et équipement scolaires. A l'école secondaire de Swaneng Hill, nous avons introduit des sujets relatifs au développement dans le programme et nous avons appris aux étudiants des techniques telles que la construction, la charpenterie, le travail du métal, le dessin industriel et les sciences agricoles qu'ils avaient l'occasion d'appliquer pour l'agrandissement et l'entretien de l'école avec l'aide et le contrôle du personnel de celle-ci.



Création des brigades

En deux ans, nous en sommes venus à reconnaître que les contraintes étaient trop considérables pour permettre d'éduquer et de former tous nos jeunes. C'est de cette constatation que sont nées les brigades. **Elles sont à la fois des entreprises de production et des centres de formation et d'enseignement.** Ces fonctions jumelées sont d'égale importance et chacune d'entre elles est programmée en fonction de l'autre. La formation à une technique donnée est fournie sur le tas et les chefs de brigade et contrôleurs de travaux sont aussi instructeurs et maîtres. Le programme de production est établi en fonction de la formation professionnelle, mais aussi des crédits dont dispose l'éducation. L'ensemble de la formation se fait à l'usine, sur le chantier, à la ferme, dans les imprimeries et on donne aux élèves du temps pour les cours de théorie et les cours non professionnels.

Les Brigades ont été conçues comme une réponse à un problème essentiellement économique. Des milliers de jeunes gens sortent des écoles primaires sans aucune chance de trouver du travail ou de continuer une formation ou un enseignement supplémentaire. La création de nouvelles ressources à travers un système de production utilisé comme véhicule de la formation crée de nouvelles chances. C'était une caractéristique interne d'entraînement d'une fonction par une autre. Si on pouvait l'appliquer dans tout le système éducatif, les possibilités d'une éducation universelle seraient établies surmontant les contraintes dues aux insuffisances de ressources qui sont à la base des difficultés habituelles.

J'ai moi-même eu la responsabilité d'une école traditionnelle, et du

programme d'une Brigade en tandem pendant dix ans. Tout d'abord, les étudiants de l'école répondaient avec enthousiasme à la responsabilité qui leur était donnée dans la construction de l'école, la fabrication de ses équipements, la production des aliments et leur cuisine. On économisa ainsi beaucoup d'argent et trois écoles se développerent sur ces lignes en accompagnant la formation des Brigades en matière de production agricole et textile. Le revenu fourni par la production de la Brigade s'accrut régulièrement et l'on arriva à un bon niveau de formation.

Leurs limites face au modèle industriel

Après quelques années, les étudiants de l'école traditionnelle commencèrent à résister au programme avec l'argument qu'il fallait du temps pour la préparation des examens. Ils nous demandèrent de meilleurs aménagements de leur temps. Les étudiants étaient soutenus par les parents qui avançaient la raison de l'importance du succès aux examens, clé des emplois lucratifs, l'échec étant par contre une condamnation au chômage. Le ministère de l'Éducation désirait de meilleurs résultats aux examens d'État. Reconnaisant les intérêts puissants investis dans la scolarisation traditionnelle, en 1972, j'abandonnai le programme au gouvernement.

Ce que moi et quelques collègues avions compris, c'était que la principale fonction de la scolarisation traditionnelle était celle de la sélection de rôles. Ceci déterminait sa pédagogie hautement théorique, verbaliste, dirigée vers les examens. La fonction des écoles n'était pas seulement de sélection, mais aussi d'exclusion. Elles n'étaient pas conçues comme un système efficace d'enseignement pour les jeunes en masse, en réalité, leur but était d'exclure la majorité. C'est un système coûteux et les pressions intérieures ont pour but de l'améliorer et de le raffiner, utilisant des ressources de plus en plus larges. Leurs relations avec le système de la société dans son ensemble et le

problème de l'emploi sont insatisfaisantes. Il produit plus de diplômés que d'emplois. En se concentrant très tôt sur l'obtention du certificat, il a créé une optique qui tend à considérer que la fin du savoir est atteinte par un cycle d'études complet. Nous avons aussi découvert que des écoles isolées ne peuvent pas modifier les attitudes formées par la société dans son ensemble.

Nous en sommes enfin venus à reconnaître que les malaises de l'école n'étaient que la réflexion des malaises de la société elle-même. La plupart des pays du Tiers Monde ont des économies enclavées qui sont le résultat des contraintes imposées par des pays industrialisés sur des sociétés à dominante rurale et traditionnelle. Il y a des divisions internes dans des sociétés rurales, des désavantages certains, mais d'une manière générale, ils restent très marginaux par rapport aux enclaves industrielles dont nous parlions. De même que les écoles traditionnelles, la dynamique interne des dites enclaves est de s'approprier une part toujours croissante des ressources conduisant à une négligence et à une marginalisation totale du reste du pays. On en trouve un bon exemple dans la façon dont les écoles « pompent » les meilleurs éléments des zones rurales. Ce n'est pas la modernisation en soi qui est mauvaise, mais la négligence des valeurs existantes et l'appropriation des fruits de cette modernisation par l'enclave industrielle. C'est un aimant gigantesque attirant plus qu'il ne peut absorber, façonnant les inspirations, les attitudes et les espoirs de presque toutes les populations, créant du mécontentement au fur et à mesure que diminuent les possibilités de la vie rurale.

Le mécontentement des étudiants des écoles traditionnelles qui m'avait conduit à abandonner celles-ci, s'étendit aux Brigades.

Les étudiants formés dans les Brigades y étaient venus souffrant d'une frustration due à leur rejet par les écoles secondaires auxquelles ils avaient soumis leur candidature. Ils n'avaient pas abandonné leurs espoirs de trouver du travail dans le secteur traditionnel, et ils ne venaient aux Brigades que pour y sui-

vre une formation d'artisans, afin de devenir ouvriers en ville. Ils ont fait pression sur nous, en vue d'être préparés à des tests officiels, en réclamant une amélioration du niveau de la formation, de meilleures conditions matérielles y compris une meilleure alimentation.

En tant que fondateur des Brigades, mes seuls espoirs avaient été de les diriger vers des emplois ruraux individualisés à l'intérieur de coopératives de production hautement diversifiées à mettre sur pied dans les villages. On aurait ainsi des cycles de production et d'économie plus courts, qui répartissent assez largement constitueraient de petites fermes et de petites usines reliant plus étroitement la demande à la production. Ceci aurait établi un contraste avec le modèle conventionnel fondé sur de grandes usines hautement mécanisées employant peu de main-d'œuvre et faisant face pour chaque produit à l'ensemble de la demande nationale. La diversification locale était un trait essentiel du système. Il fallait créer un emploi local pour que les producteurs de divers biens matériels et services deviennent des clients mutuels. L'agriculture, même si elle était diversifiée, ne pouvait pas absorber toute la population rurale.

Je m'étais employé à mettre en œuvre un programme de ce genre appelé « Boiteko », six ans auparavant, qui devait servir de modèle à un plus vaste programme de développement rural. Afin de pouvoir reproduire le modèle, il fallait qu'il réponde à certains critères. Les investissements initiaux ne devaient pas être élevés dans un pays ayant peu de capital. Il devait utiliser au maximum les matières brutes locales et éviter de dépenser le capital en moyens de transport et matières brutes importées. L'emploi de technologies de complexité diverse (pluralité des technologies) était nécessaire pour deux raisons :

- La plupart des productions se feraient à l'aide de technologies simples pour réduire les investissements et permettre à la population de maîtriser le maniement de machines peu sophistiquées le plus rapidement possible. Mais la productivité, et par conséquent les gains, seraient habituellement bas. Ceci

serait compensé en ayant quelques technologies plus complexes à plus haute productivité, dont le revenu serait utilisé pour relever celui des coopératives. Dans un pays comme le Botswana, l'effort individuel isolé est incapable de sortir la population rurale de sa pauvreté. Il est nécessaire d'avoir une grande force de travail en coopération sur une base volontaire et indépendante – étant donné la pauvreté et le manque de capital du pays – pour construire des barrages, des routes et des ponts, pour entreprendre des travaux de conservation des terres, pour planter des forêts et des vergers, pour construire des maisons, des ateliers et créer les infrastructures sur lesquelles doit se fonder le développement. Si et quand les gens sentent que le résultat de ces efforts seront aliénés pour le bien de quelques-uns, ils ne participeront pas à la formation de capital sur une base indépendante. C'était donc une autre raison pour que le modèle soit sous forme de coopérative promouvant l'interdépendance de ses membres.

- Il y avait d'autres buts, ceux de faire contrôler par des non-spécialistes leurs propres entreprises et leur propre capital. Nous avons essayé d'établir un système de direction très simple pour éviter une dépendance excessive vis-à-vis des contremaîtres et des professionnels, et nous espérons attirer des hommes et des femmes de tous âges.

Bien que les Brigades issues de mon propre programme à Serowe couvrent maintenant un vaste ensemble de techniques, elles n'ont pas eu le succès marquant escompté pour le développement de la promotion rurale d'après la définition du modèle donné ci-dessus.

Nous avons réussi à fournir un bon niveau de formation en relation avec un niveau de production raisonnable qui la plupart du temps couvre les frais. Nous avons pu dégager un jour (parfois plus d'un par semaine) pour le consacrer à l'enseignement théorique et aux cours d'anglais, de mathématiques, de sciences et d'économie. Nous avons également donné une formation en diverses branches agricoles (élevage et industrie laitière) exploi-

tations forestières, tannage et travail du cuir, poterie, textiles, ingénierie, mécanique, imprimerie, charpenterie, plomberie, constructions, couvertures de chaume, électricité, construction de barrages et traitement des produits alimentaires.

Les Brigades les plus populaires sont celles qui conduisent par des tests professionnels à un emploi rémunéré dans le secteur traditionnel. C'est l'une des caractéristiques du capitalisme sous-développé du Tiers-Monde que les investissements privés et les capacités de gestion ne se répercutent pas dans les régions rurales manquant d'infrastructures et de technologie et encore moins dans la production simple de produits qui devraient entrer en compétition avec des importations de produits industriels d'un secteur hautement mécanisé. Afin d'encourager la diversité, nous avons été obligés de créer des emplois en agriculture, textiles, tannerie et travail du cuir, imprimerie et traitement des produits alimentaires par « unité de production » allant de pair avec la formation dans les Brigades sous le contrôle de chefs de Brigades respectifs. Mais, la création de nouvelles possibilités de postes de travail ne fut pas suffisante. Nous avons dû offrir des salaires aux apprentis, comparables à ceux du secteur traditionnel et les faire connaître à l'avance, autrement, certaines Brigades n'attiraient personne. Ils ne se rendaient que dans celles dirigées sur le secteur moderne. Il était presque impossible d'attirer les apprentis des Brigades vers le modèle coopératif de village et celles-ci devinrent une organisation pour des éléments plus âgés, semi-qualifiés, moins éduqués et particulièrement les femmes. La coopérative de village ne fonctionne pas assez efficacement pour fournir des revenus satisfaisants. Pour y parvenir, il aurait fallu atteindre la productivité et la qualité associées au secteur traditionnel. Ceci requiert un capital, des technologies et des expériences rares dans les pays du Tiers-Monde.

Tout ceci signifiait naturellement que pour arriver à une diversification de la production et des tâches, nous avons littéralement à mettre en œuvre sous le parapluie de l'or-

ganisation contrôlant les Brigades, des entreprises qui constituaient plus une extension du secteur traditionnel qu'à proprement parler des projets propres au développement rural.

L'essai d'intégrer à nos coopératives des opérations mécanisées plus profitables pour remédier aux bénéfices peu élevés des technologies simples avait été tenté, mais avait échoué. Ceux qui étaient directement engagés dans une production plus dispendieuse, refusait d'accepter des salaires plus bas que ceux du marché extérieur, et abandonnaient la coopérative pour trouver du travail ailleurs. Ils n'acceptaient tout simplement pas l'idée que leur productivité plus élevée soit fonction d'une machine plutôt que de leur travail.

Les attitudes des gens étaient façonnées par l'ensemble de la société et il n'était pas facile de les changer à l'intérieur d'une coopérative de producteurs isolés, pas plus qu'il n'avait été facile de le faire à l'école secondaire. On pouvait tirer plusieurs leçons importantes de cette expérience. L'une d'entre elles était la reconnaissance que l'éducation est un processus social total par lequel sont modelés la conscience, les aspirations, les points de vue, les attitudes (ainsi que les savoir-faire). Par conscience, je veux dire ce que nous pensons et ressentons par rapport à ce que nous faisons et voulons faire. Dans le meilleur des cas, le rôle de l'école est de dispenser des connaissances spécialisées (sciences, mathématiques, etc.) bien que sa fonction sélective rende suspect son rôle même dans ce domaine. Une autre leçon importante fut de comprendre qu'il est impossible de faire fonctionner le modèle de développement idéal que j'avais conçu, à moins que l'ensemble de la politique et de l'économie de la Société soit conducteur et favorable à ce genre d'approche.

Les gens en tant qu'entité sont enfermés dans leur pauvreté. Seuls quelques-uns d'entre eux peuvent échapper individuellement. Pour la plupart, les conditions de pauvreté empirent au fur et à mesure que le pouvoir de décision potentiel est accaparé par le secteur traditionnel

et que l'ensemble de leurs activités productives diminue en entrant en concurrence avec l'industrie moderne. Un exemple : le chaume et la bière brassée à la maison sont remplacés par la tôle ondulée et la bière en boîte sortant de l'usine. Le développement des pauvres populations rurales est tout simplement impossible dans une société dominée par la fameuse enclave industrielle et ses suites. Les pauvres ont besoin d'une idéologie et d'un ordre social qui leur fournissent leur propre potentiel de développement de masse à travers leur propre mobilisation.

Le développement rural n'est qu'une illusion, ou ne favorise que ceux qui sont déjà avantagés, si une politique parallèle est poursuivie et si la préoccupation principale est tournée vers le secteur traditionnel. Pour être une réussite, le développement rural doit faire partie d'une politique nationale totale qui donne la priorité la plus urgente et la plus élevée à la satisfaction des besoins de base de toute la population. Il doit être préparé à contrôler et à restreindre l'approvisionnement en biens de consommation non prioritaires tout particulièrement les importations. Il doit être préparé à maintenir salaires et privilèges urbains à un taux plus élevé. Il doit être caractérisé par « une pluralité technologique » et des cycles économiques courts (avec seuls quelques vastes projets de développement soigneusement sélectionnés). Il contribuera à promouvoir la coopération et la mobilisation de toutes les ressources humaines et il élaborera des modèles, des systèmes et des institutions totalement différents. Les systèmes mimétiques importés conventionnels ne sont tout simplement plus adaptés. Les multiplier ne permettra jamais de fournir assez aux populations, que ce soit des logements urbains, des routes goudronnées, de l'électricité, des biens de consommation, des hôpitaux ou des écoles.

Les progrès dans le domaine de la santé ne dépendent pas uniquement de la médecine, mais de l'amélioration du régime alimentaire et de sa variété, de la fourniture d'eau potable et d'une bonne évacuation des ordures, de logements et d'habillements corrects,

d'une bonne hygiène, d'éducation sanitaire, de médecine préventive et de « médecins aux pieds nus ». De la même manière, une éducation de masse est possible si nous débarrassons l'enseignement traditionnel de ses apprentissages passifs, et si nous combinons éducation et production.

Leurs objectifs à court terme

Étant donné que le Botswana est totalement sous la coupe du développement du secteur industriel traditionnel, et que le développement rural est en conséquence la surimpression d'un concept bâtarde politique, mes collaborateurs les plus proches des Brigades de Serowe et moi-même en sommes venus à accepter des objectifs à beaucoup plus court terme que ceux avec lesquels j'avais commencé. Ce sont des objectifs réalisables dans la situation actuelle. Ils sont importants et comprennent :

- Le développement des Brigades considérées comme alternance du système scolaire traditionnel et comme instruments de développement social, culturel et économique au service de leur communauté ;
- L'introduction d'une diversité de nouveaux savoir-faire à travers le pays, qui faciliterait l'expérimentation avec des cycles de production économique courts, lorsque le climat politique s'y prêterait ;
- Le développement de la formation en matière de gestion et un perfectionnement dans tous les savoir-faire déjà introduits ;
- Le développement de coopératives de production villageoises diversifiées, exemple : Boiteko, servant de modèle pour mobiliser les éléments les plus pauvres de la communauté, et en particulier les milliers de mères célibataires sans ressources. Dans ce programme, il faudrait mettre l'accent sur la satisfaction des besoins de base en particulier à travers les efforts librement consentis de ceux qui seront concernés ;
- Le développement des programmes d'enseignement pour tous avec l'accent mis sur la conscienti-

sation et un encouragement à faire réfléchir les populations sur les injustices d'une société duelle.

Dans l'état actuel du développement du Botswana, j'estime personnellement que le premier de ces cinq objectifs est le plus important et c'est celui que j'ai par conséquent l'intention d'étudier le plus en profondeur.

Les brigades, alternative du système traditionnel

Ce n'est pas la couverture totale des frais qui importe autant tout au moins dans une première époque, que la nécessité de survivre. L'objectif le plus raisonnable serait de considérer qu'il faut rentrer dans ses frais au maximum en fournissant une bonne formation. Le système de Brigades a montré que l'on peut parvenir à un bon niveau dans ce domaine. Nous avons eu de bons résultats aux tests de passage officiels dans les techniques pour lesquelles existaient ces tests. Des bénéfices ont été réalisés et réinvestis. A partir de ceux-ci, nous avons pu payer des salaires, ouvrant le système à des jeunes gens nécessiteux et soutiens de famille.

Si le but initial des Brigades fut tout d'abord économique, je suis maintenant convaincu que la combinaison de l'éducation et de la production est la clé d'un système meilleur et plus efficace de l'enseignement – outil d'un développement total – dans cette situation, sinon ailleurs du reste, que l'enseignement traditionnel.

Le point de vue général sur l'école est que c'est le meilleur endroit, sinon le seul, où l'on peut recevoir un enseignement. Cette opinion néglige de reconnaître que l'éducation est toujours un processus social. L'apprentissage ne prend pas toujours place dans les écoles à la suite de leur pédagogie directive. Il a également lieu dans l'environnement humain et physique de façon directive, mais aussi inconsciente et continue.

Les écoles sous la forme où elles ont été transplantées dans des pays tels que le Botswana sont le produit évolutif d'un processus histori-

que, celui du développement général des pays industrialisés. Dans ceci, il est difficile de démêler ce qui revient à l'apprentissage à l'école et à celui de l'environnement. L'environnement avec sa culture scientifique et technique est probablement autant le maître que celui de l'école. Tout au moins, en ce qui regarde la science et la technologie, ce qu'apporte l'école trouve un renforcement dans l'environnement.

Ce n'est pas tout à fait la même chose dans un environnement rural ni peut-être même dans les faubourgs urbains d'un pays du Tiers-Monde comme le Botswana. Il y a une discontinuité, même une dichotomie entre les messages de l'école et l'environnement et la culture non industriels, plus particulièrement au niveau scientifique et technique. La culture non industrielle est à prédominance dite traditionnelle (1), mais pas complètement parce que la culture est en mouvance perpétuelle dans une société mouvante et qu'elle représente les réalités de la vie des gens à un moment donné. Il y a eu partout des synthèses du vieux et du neuf, bien qu'à beaucoup d'égards le plein impact du neuf ait encore à se faire sentir. Il est certain que la culture et l'environnement à prédominance traditionnels dans beaucoup de régions rurales d'Afrique et peut-être ailleurs, confèrent un caractère particulier au processus humain d'apprentissage et à la façon dont les gens pensent, perçoivent et se livrent à l'abstraction, à leur aspect et à leurs attitudes, même à leurs motivations et à leur adresse manuelle ; caractéristique adaptée à la survivance dans un environnement traditionnel, mais très différenciée de celle impartie par la culture scientifico-technique et de celle impartie par l'école.

La capacité des écoles à éduquer avec efficacité est grandement affectée et diminuée par la fonction sélective que les sociétés fortement hiérarchisées lui imposent.

Le développement partout exige la maîtrise d'une culture scientifico-technique, et par conséquent un regard différent de celui fourni par

(1) A distinguer de ce que nous avons jusqu'ici appelé : « enseignement traditionnel ».

l'environnement à prédominance traditionnel. La production alliée à l'enseignement et à la formation fournit les éléments, du moins sur une petite échelle, d'un nouvel environnement et entame le processus de maîtrise d'une culture scientifico-technique à partir de laquelle un apprentissage plus significatif peut commencer. Il ne s'agit plus de la simple théorie enseignée sans aucune réflexion pratique à propos de l'environnement. Dans cette conception, l'éducation devient à la fois partie du processus de changement de l'environnement physique et social, et le résultat du même développement et changement de l'environnement.

Un processus d'apprentissage plus significatif exige une rupture avec le caractère hautement théorique et abstrait des écoles, et avec leur tendance presque totale à la verbalisation. Les sujets non directement professionnels enseignés dans les Brigades sont les mathématiques, la science, les études économiques du développement et les études de l'anglais et de la culture anglaise. Autant que possible, l'enseignement de ces matières est fondé sur la pratique reliée étroitement à l'expérience de production et à la vie des apprentis intégrés parfois dans un enseignement interdisciplinaire pour donner une impulsion supplémentaire à l'apprentissage. On estime que la satisfaction d'un tel apprentissage sera réelle et immédiate et non pas différée comme à l'école. C'est l'apprentissage par l'action.

Les éléments de mathématiques et de sciences sont appliqués et utilisés à l'intérieur du processus de production de chaque Brigade et constituent le point de départ pour l'éveil de l'intérêt et l'enseignement de ces sujets. Mais les études concernant le développement en relation avec des processus concrets, les choix et l'histoire du développement trouvent toutes sortes d'occasions d'être appliqués pratiquement. Les origines, le développement et l'utilisation des outils et matières premières que les élèves utilisent actuellement, les sources de capitaux avec lesquelles on les a achetés, fournissent des points de départ privilégiés en vue d'une éducation pratique. Les études culturelles, comme les études sur le déve-

loppement ont trait à l'environnement social et physique et aux changements qu'ils subissent, et ceci fournit à nouveau un point de départ chargé de sens pour aborder ces matières.

Les Brigades œuvrent maintenant à trois niveaux : les juniors, les moyens et les grands. Ces niveaux couvrent de six à huit ans de formation et permettent de consacrer un temps considérable à la situation académique. Ceci donne la possibilité de réserver également beaucoup de temps aux sciences et aux mathématiques. Les juniors vont de 13 à 16 ans, les moyens de 16 ans au-delà. Des cours de courte durée sont destinés à fournir une formation à des gens plus âgés, et à ceux qui ont peu ou pas du tout d'éducation traditionnelle.

Les Brigades fournissent à ceux-ci une alternative qu'ils n'avaient pas auparavant, et nous voyons ainsi la priorité absolue à donner à la création d'une seconde voie à côté d'un système uniquement traditionnel, grâce à la combinaison de l'enseignement et de la production.

Les Brigades ont une reconnaissance qui ne cesse de croître de la part de la communauté, en tant qu'outils du développement économique et social.

- Elles fournissent enseignement et formation sans épuiser les maigres ressources d'un pauvre pays.
- Elles créent des ressources et ont ajouté au capital de la communauté.
- Elles produisent bien des services que l'on ne trouverait pas autrement dans la communauté, et servent souvent de substituts à l'importation.
- Elles créent de l'emploi.
- Elles innoveraient d'une quantité de façons en introduisant de nouveaux savoir-faire, de nouvelles techniques et des méthodes de production.
- Elles cherchent à apporter une orientation au développement humain centrée sur les gens, et à promouvoir un sens de l'accomplissement de la tâche, de l'orgueil qui y est lié, et de la satisfaction trouvée dans le travail; elles s'intéressent aussi bien à l'aspect artistique et culturel, qu'à l'aspect économique.

- Elles fournissent une orientation au travail, à la production et au développement qui manque souvent à des formes plus conventionnelles de formation.

L'école secondaire que j'ai fondée à Serowe comporte maintenant sept cents élèves, les Brigades de Serowe en ont quatre cents. Nous avons l'intention d'arriver à égalité et de dépasser ce premier chiffre. C'est une partie du défi que nous avons lancé au système traditionnel. Je suis convaincu que la scolarisation secondaire perdra de plus en plus sa crédibilité au fur et à mesure que l'offre d'emplois déclinera par rapport aux promotions sortantes. L'école apparaîtra de plus en plus comme une loterie. Avec son utilisation croissante des ressources disponibles pour son auto-développement, elle constitue une exploitation et ne pourra jamais devenir un instrument de justice sociale.

Si les Brigades continuent à bien s'adapter à l'offre d'emploi, leur popularité augmentera. Si ceux qui y travaillent acquièrent une plus grande confiance en eux-mêmes et dans le système, c'est eux qui porteront le défi au système traditionnel.

Les Brigades sont pour moi le germe d'un développement viable et équitable ayant pour but la satisfaction des besoins de base pour tous. Ma propre vision de l'éducation est que celle-ci devrait constituer le devoir et la responsabilité de l'ensemble de la société envers ses membres. Elle devrait être la fonction permanente de l'ensemble de l'environnement physique et social, le moyen par lequel la société avance plutôt qu'un moyen personnel d'avancement. Les diplômés disparaîtraient d'un tel système qui cesserait d'être un moyen générateur d'élite et d'aliénation pour être un vaste effort coopératif en relation avec le monde du travail et de la production. Tous seront à la fois travailleurs, élèves et maîtres. Le succès d'un tel projet exige des aménagements sociaux mais les Brigades contiennent en germe les éléments d'un système qui peut servir un tel projet.

Patrick VAN RENSBURGH,
Serowe (Botswana).